

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Dix poèmes

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 32, numéro 4 (190), août 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31911ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1990). Dix poèmes. *Liberté*, 32(4), 3–8.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

## DIX POÈMES

### *LE VENT*

Quand le cheval de vent tombe et se blesse  
On entend monter du sol comme un chant  
Comme une mélodie du milieu de la terre  
Le cheval allongé perçoit aussi ces voix  
Dans l'herbe qui grandit et vibre autour de lui

Alors il se relève et en silence  
Vers une autre vallée s'en va  
Où l'appel profond monte aux arbres  
Et se couche  
Et prête l'oreille  
À ce pareil et lent bourdonnement des morts.

*L'ÉCREVISSE*

J'attends, imbécile et chétif  
Depuis que je ne te vois plus

Est-ce un malentendu? Mes yeux  
Ne passaient jamais la surface  
De l'eau, ni tes infimes pattes

Pourtant, ma sœur en incongruité  
Tu décousais mes paupières.

*VIE DOUBLE*

Pion du jeu, le plus mobile  
Brouillon le plus désireux  
Dans mes rêts, je vis par les fentes  
De la vie. Ma tête bruyante  
De rêves, hors de l'après-midi obéissant  
Baigne dans l'autre, éblouissant.

---

*LA LUMIÈRE*

Des rayons plus forts que nos liens  
En forêt, tirent l'eau des sources  
Et pénètrent le corps jusqu'aux os

Garde l'ombre jalousement  
Courte est l'image qui importe  
Et propice au calque, midi.

*LE CHEVREUIL*

L'aventuré  
Voyageur qui n'a rien

Parti le matin  
Vers les baies

Ou le soleil  
Ignorant qu'il tournait

Son cœur allait  
Escaladeur

Parmi le rien —  
Foudroyante tristesse.

*SOUVENIR D'UN NID*

Le trône de l'oriole, merveille  
Octroyée au peuplier  
Pour mon deuil  
N'est plus revenu

Un à un le voisin  
A fait mourir ses arbres  
Et plus rien:  
Désert de l'avenue.

*LA FUGUE*

Toute fêlure est exclue  
Du paradis actif des formes  
Où chaque son, contraint  
De jouer sa partie jusqu'au bout  
Fait école et s'éloigne

Naïf paradis, sans fêlure  
Où tous les sons contents d'être  
Tournent!  
La nuit est battue en neige  
La neige, en flocons ténébreux.

---

*DANS LA CABANE*

Quand par les fentes  
Le vent passe la tête

Le bois dans la fonte  
Vit une deuxième fois

Bien qu'un feu moins bruyant  
Blotti dans la chandelle  
Tire mes traits à l'infini

Je me tiens ferme  
Tourné vers l'autre

Dans l'air qu'il édulcore  
J'étends les mains.

*SOIR*

Un paysan taille au diamant le verre des champs  
Le cheval passe, lève une alouette

Le laboureur sent que tout flanche et il a peur

Il sait que la nuit va tomber  
L'oiseau se taire  
Et la terre changer.

*OFFRANDE*

Chacun porte au trône du soir  
Ses inventions comme des preuves  
Qu'il a vécu autant que les rameaux de mai  
Et le vœu que demain le sculpte doucement.